**Concours blanc**

**François Gere, « métaphysique de la désinformation », *La parole masquée,*  2018**

**RÉSUMÉ**

Cernés et animés par des illusions,nous devenons facilement des marionnettes agitées par la désinformation qui vise à influencer nos / actes en redessinant la réalité.

Or, il nous est difficile d’en distinguer les véritables contours, au-delà des impressions / qu’on en a.Nous sommes d’une part abusés par nos sens,et d’autre part volontairement induits en / erreur par la désinformationjouant des failles de notre discernement.

Celle-ci s’appuie sur une spectacularisation du réel, que ce / soit en inventant des récits dont nous oublions vite la dimension imaginaire, en présentant des reportages orientés sous couvert d’/ authenticité,voire en fabriquant une réalité en trompe-l’œil.

***110 mots***

**DISSERTATION**

Don Quichotte se battant contre des moulins à vent parce qu’il imagine qu’ils sont des ennemis a marqué les esprits de générations de lecteurs. Le héros de Cervantès semble illustrer le propos de François Géré dans *La parole masquée*:« L’illusion incite l’homme à *agir*». Cette courte citation présente nos actions comme le fruit potentiel d’une mauvaise lecture des faits. Géré montre que les initiatives que nous prenons sont motivées par une vision alternative − imaginaire ou faussée − de la réalité, qu’on nous impose, ou dont nous sommes nous-mêmes à l’origine. En effet, nous pouvons être trompés par des êtres malveillants et manipulateurs qui profitent de notre crédulité et de notre naïveté pour nous faire agir comme des marionnettes, mais nous sommes aussi capables de nous mettre nous-mêmes en mouvement, animés par un objectif qui est irréaliste et irréalisable, ou par une interprétation erronée de ce qui nous entoure. Nous passons alors à l’acte, c’est-à-dire que nous nous investissons dans une cause, nous prenons des initiatives, nous travaillons, animés par un désir qui repose sur de fausses informations. Nos interventions sont donc enclenchées par notre aveuglement. Pourtant, on pourrait remettre en question la puissance de l’illusion, qui tend parfois à nous paralyser. Nous pourrons donc nous demander dans quelle mesure l’illusion est le moteur de nos actions. Nous répondrons à cette question à la lumière des œuvres au programme, *Les* *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos, *Lorenzaccio* d’Alfred de Musset et les deux essais d’Hannah Arendt, « Vérité et politique » et « Du mensonge en politique ». Nous verrons dans un premier temps qu’effectivement, l’homme peut agir poussé par l’illusion, avant d’observer qu’elle n’est pas toujours efficace pour manipuler l’homme et le mettre en mouvement. Enfin, nous nous demanderons si l’action maintient dans l’illusion ou si elle permet d’en sortir.

Cette première partie nous permettra de montrer que l’homme peut parfois agir poussé par une illusion. Il donne de sa personne sur la base de fausses informations.

On peut tout d’abord constater que certains actes sont effectués parce que leurs auteurs sont dans l’erreur par rapport à la réalité qu’ils perçoivent mal.Cela peut être lié à leur incapacité à déchiffrer correctement les faits, comme on le voit à travers la méprise de Maffio, au début de la pièce de Musset. Il croit voir le fantôme de sa sœur : « Dieu sait que ce n’est qu’une illusion […]. Suis-je éveillé ? C’est le fantôme de ma sœur. » (acte I, sc. 1, p. 29). Puis il ne reconnaît pas le duc, et ces deux éléments, preuves d’une réalité mal interprétée, le poussent à demander justice, l’arme à la main. On peut aussi avoir été sciemment et volontairement trompé par autrui, qui ment dans le but de faire agir. Dans *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, Valmont manipule le père Anselme pour obtenir un rendez-vous avec la Présidente, et le prêtre convaincu par les propos pieux et repentants de Valmont persuade Mme de Tourvel de revoir le libertin. Enfin, on peut se trouver hors de la réalité qui ne peut donc plus être correctement appréhendée, comme les responsables de la guerre du Vietnam dont le but est de « résoudre les problèmes dans l’abstrait », et qui mènent une « politique […] en-dehors des réalités ». C’est l’analyse proposée par Hannah Arendt dans « Du mensonge à la violence » (IV, p. 62).On voit donc bien que l’illusion, prise au sens d’une interprétation fautive des faits, peut être le moteur de nos actes.

 L’illusion peut aussi consister en un but irréaliste, ou un horizon rêvé qui n’est pas encore du domaine du réel. Certains êtres sont aimantés par un objectif, un futur idéal qui n’existe donc pas, mais qui les aiguillonne. Arendt incrimine dans « Du mensonge en politique » les « spécialistes de la solution des problèmes » qui se vantent d’être « maîtres de leur avenir » et qui désirent soumettre le monde à leur volonté : « ils seront tentés de faire concorder la réalité envisagée par eux [...] avec leurs théories » (p. 23). Ils sont animés par une illusion au sens où leurs idées ne sont pas encore instaurées, et leur passage à l’acte consiste à reconstruire la réalité, car ils « s’efforcent de se débarrasser des faits » (p. 24). Ils agissent donc animés par le souhait d’un avenir qu’ils imaginent correspondre à leurs vues. Chez Laclos, Danceny entame une correspondance secrète avec Cécile, en cachant les lettres dans le boîtier de la harpe, dans l’optique de se rapprocher de la jeune fille à laquelle il jure un amour éternel. Quant à la marquise Cibo dans la pièce de Musset, elle espère un avenir meilleur pour Florence, et enjoint Alexandre de changer pour sauver la ville : « On t'a mal conseillé, on t'a trompé − mais il est encore temps − tu n'as qu'à dire − tant que tu es vivant, la page n'est pas tournée dans le livre de Dieu. » (acte III, sc. 6, p.142). Tous agissent donc bercés par l’espoir d’un avenir qui peut être perçu comme une illusion, qu’il soit chimérique car irréaliste ou non réalisé.

L’illusion peut donc bien engendrer des actes, suscités par la malveillance d’autrui ou par la naïveté de leur auteur, ou effectués dans l’optique de réaliser un rêve, un projet. Mais ne peut-on pas aussi parfois être complètement passif face à un monde que nous savons ne pas déchiffrer correctement ?

 Nous nous pencherons dans cette deuxième partie sur la paralysie entrainée par l’illusion. Elle n’est pas le moteur systématique de nos actes, bien au contraire.

 Force est de constater qu’une mauvaise interprétation de la réalité peut rendre l’homme passif. C’est le cas d’Alexandre chez Musset : il refuse d’agir, persuadé que le peuple de Florence l’aime : « Tu te figures que les Florentins ne n’aiment pas – je suis sûr qu’ils m’aiment, moi » (acte III, sc. 6, p. 143), rétorque-t-il à la Marquise Cibo pour justifier son inaction politique. Il ne veut rien faire pour changer les choses, puisqu’il pense, à tort, que c’est inutile. Arendt rappelle dans « Vérité et politique » les propos de l’écrivain allemand Lessing : « l’homme n’est pas capable de vérité, toutes les vérités, hélas sont des *doxai*, de simples opinions » (p. 297). Tout pourrait n’être qu’illusion, ce qui peut décourager l’action. Quant à Laclos, il présente la Présidente de Tourvel comme un personnage qui n’agit d’abord pas, victime d’une illusion contre laquelle l’a pourtant mise en garde son amie Mme de Volanges. Celle-ci lui rappelle les frasques de Valmont, mais persuadée qu’il ne peut être aussi sombre qu’on le lui décrit, la Présidente ne se méfie pas, et ne quitte pas assez tôt le château de Mme de Rosemonde. Cette inaction est liée à sa méconnaissance du personnage. Se tromper dans la lecture des faits peut donc bien entraver toute action.

 Avoir conscience que l’environnement qui nous entoure est habité par un mensonge omniprésent peut aussi bloquer l’action. Arendt souligne dans « Du mensonge à la violence » qu’il y a un tel climat de mensonge aux Etats-Unis que le peuple semble paralysé. Il n’y a plus d’effort critique, la population est passive et prostrée. L’idéologie qui règne dans les milieux dirigeants inhibe toute réflexion personnelle et critique sur les faits : ceux-ci se distinguent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale par « l’ignorance pure et simple de tous les faits essentiels et le refus délibéré de tenir compte des développements de l’après-guerre » (p. 58). Dans *Les Liaisons dangereuses*, Cécile est consciente que tout le monde ment et cache la vérité, mais elle ne prend aucune initiative pour acquérir une forme de savoir, et la structure circulaire du roman le prouve. Elle sort du couvent au début de l’œuvre et elle y retourne à la fin, sans avoir vraiment appris quelque chose. Ses plaintes à Sophie concernant son ignorance et le fait qu’elle soit victime d’illusions, par exemple avec l’épisode du cordonnier qu’elle prend pour un fiancé, indiquent qu’elle est désarçonnée par la difficulté à cerner la réalité, et que cela bloque toute action. D’ailleurs elle s’endort pendant le dîner qui suit l’épisode du cordonnier, ce qui montre bien sa passivité. Chez Musset enfin, à la fin de la pièce, certains étudiants se battent, mais nombreux sont ceux qui ne font rien, comme Lorenzo l’avait pressenti. Le climat de mensonge et d’hypocrisie est si lourd dans la ville qu’il paralyse les bonnes volontés, comme c’était le cas au début, où les bourgeois qui se plaignent de la mascarade continuelle qui règne à Florence ne se révoltent pas : « Faire du jour la nuit et de la nuit le jour, c'est un moyen commode de ne pas voir les honnêtes gens » (acte I, sc. 2, p. 37). Ils sont incapables de déterminer qui est bon dans cette cité corrompue où tout le monde ment, et donc inactifs. L’action peut donc être inhibée par la conscience qu’on ne peut démêler apparences et réalité.

 On peut donc déceler un certain nombre de cas où l’illusion n’est pas le moteur de l’action. Mais lorsqu’une action est effectuée, quel est son rapport à l’illusion ? La maintient-elle ou permet-elle d’en sortir ?

 Nous essaierons de déterminer dans cette dernière partie le rôle de l’action par rapport à l’illusion qui a pu l’engendrer. Pour reprendre l’image de Don Quichotte, devenons-nous chevaliers ou nous battons-nous contre des moulins ?

 Dans un certain nombre de cas, l’action maintient l’illusion, voire la propage et la démultiplie. Dans la pièce de Musset, Lorenzo agit aimanté par une illusion. Il espère un avenir meilleur pour Florence, or la fin montre que l’idéal qu’il poursuivait demeure illusoire. Les menteurs et les manipulateurs prospèrent, et les républicains ne sont pas au pouvoir. Son action, en plus d’être vaine, a maintenu l’illusion et en a créé d’autres, puisque Lorenzo lui-même se perd au milieu des mensonges qu’il répand. Dans *Les Liaisons dangereuses*, Mme de Tourvel se fixe pour objectif de convertir Valmont : « ce serait une belle conversion à faire. » (p. 95) Elle décide de ne pas tenir compte des mises en garde de Mme de Volanges et croit naïvement qu’un être aussi sombre que Valmont pourrait changer du tout au tout. Cette illusion la conduit à entretenir une correspondance avec le libertin, et l’échange de lettres maintient longtemps l’illusion qui consiste à croire à son honnêteté, puis à son amour. Chez Hannah Arendt, ce n’est pas vraiment le but qui est illusoire, mais on voit bien que l’homme se trompe lui-même en trompant les autres, car il est ainsi plus efficace : « plus un menteur réussit, plus il est vraisemblable qu’il sera victime de ses propres inventions » (p. 47), écrit-elle dans « Vérité et politique ». L’auto-suggestion étendue au désir de tromper autrui est la preuve que l’illusion motive ses actes, l’illusion qu’il s’inflige à lui-même et celle qu’il inflige aux autres. L’illusion initiale crée alors une illusion plus grande et plus répandue. Les trois auteurs proposent donc des situations dans lesquelles l’action effectuée à cause d’une illusion la renforce.

Mais on pourrait au contraire envisager que c’est un désir de sortir de l’illusion qui nous fait agir, et donc que le moteur de l’action serait un désir de vérité. Arendt rappelle dans « Du mensonge à la violence » que c’est la volonté de trouver la vérité qui anime McNamara (commanditaire des *Pentagon papers,* alors qu’il est Secrétaire à la Défense). On peut aussi penser à l’allégorie de la caverne mentionnée par la philosophe : l’ex-prisonnier sort d’un monde d’illusions pour atteindre la vérité. C’est aussi ce qui motive les questions répétées de Mme de Volanges à Mme de Rosemonde à la fin du roman de Laclos.Elle multiplie les démarches auprès de son amie pour savoir le vrai et pour avoir la confirmation de ce qu’elle imagine à propos des erreurs de Cécile. Chez Musset, Lorenzo qui vit dans un monde d’illusion et de faux-semblants est animé par « un saint amour de la vérité » (acte I, sc. 6, p. 62). Dans ces situations, c’est donc effectivement le désir de trouver la vérité derrière les illusions qui pousse les personnages à agir.

 Si l’action peut être engendrée par une illusion, au sens où une mauvaise lecture des faits peut nous motiver à agir, sous l’impulsion d’une manipulation ou de notre propre faiblesse à interpréter la réalité, nous avons aussi pu montrer que l’illusion pouvait provoquer l’effet inverse et paralyser l’homme. Il se trompe et décide de rester passif, ou, conscient de vivre dans un environnement dans lequel rien n’est fiable, il peut tout bonnement décider de renoncer à s’investir. Il convient dès lors de se demander si l’action, lorsqu’elle est entreprise, maintient ou non l’illusion qui en est à l’origine. Certains actes la font perdurer, d’autres au contraire sont motivés plus par le désir de venir à bout de l’illusion que par l’illusion elle-même. L’action met alors à l’épreuve la force de l’illusion, qui apparaît donc ambivalente, et pas nécessairement aussi puissante qu’on pourrait le penser.